

# MÉMOIRE Celui qui ne tourne pas la page

FURUKAWA Hideo parle de ses racines, du nucléaire et de l'étrange rapport entre les hommes et les animaux.

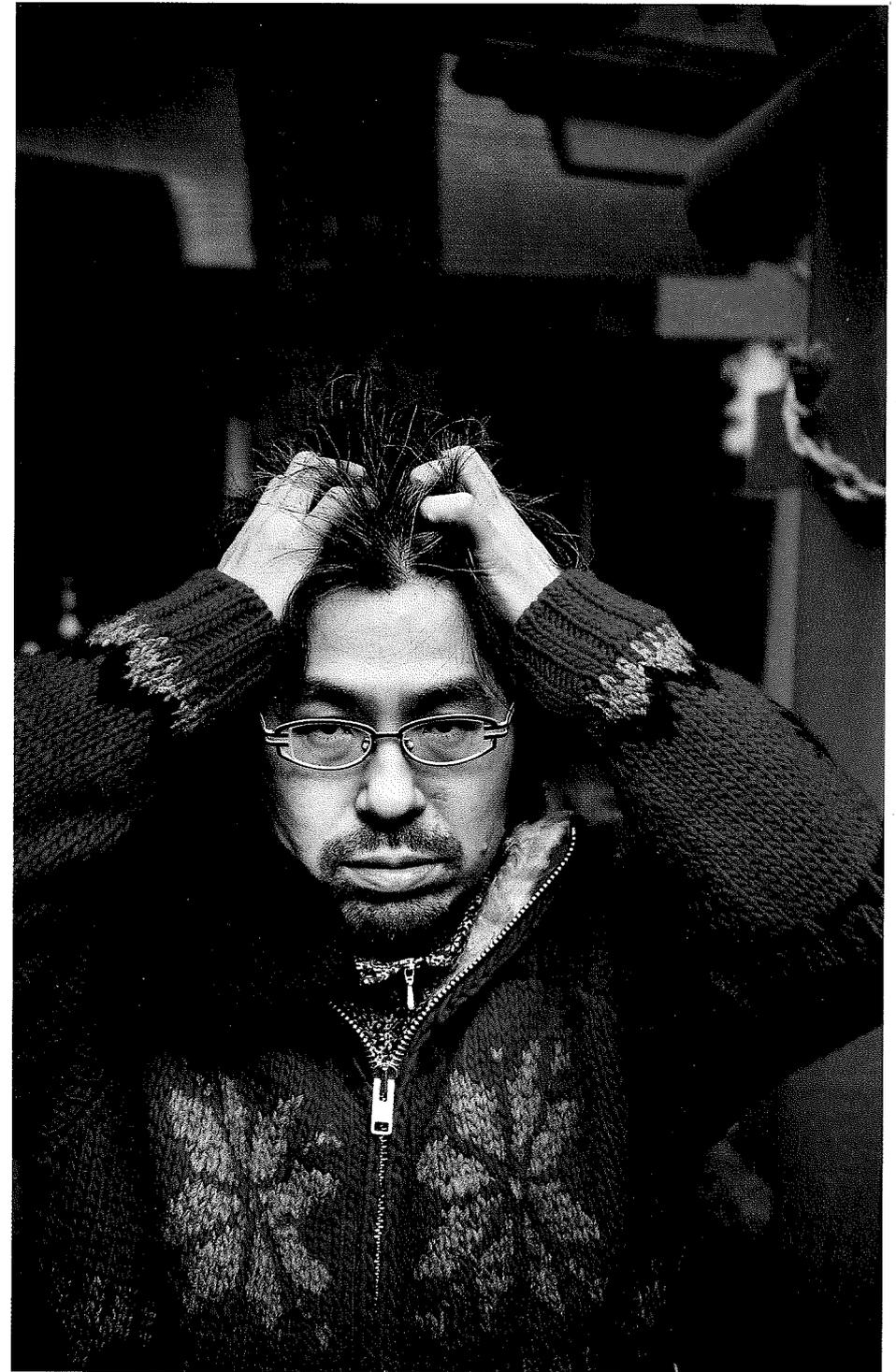
**D**ans *Ô chevaux, la lumière est pourtant innocente*, son roman paru en 2013 chez Philippe Picquier, FURUKAWA Hideo a abordé de front l'événement le plus dramatique qu'a connu le Japon depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale : le tremblement de terre et le tsunami du 11 mars 2011 qui ont donné lieu ensuite à l'accident de la centrale de Fukushima. A sa manière et dans un style toujours fougueux, il porte un regard cru sur cette tragédie dont il ne veut pas effacer le souvenir. Originaire de la région sinistrée, il continue de s'investir pour que la mémoire reste vive.

Quand l'idée de ce livre a-t-elle vu le jour ?

FURUKAWA Hideo : le 11 mars 2011, j'étais à Kyôto. J'étais en train de faire des recherches pour mon nouveau livre, lorsque j'ai appris la nouvelle du désastre. Je ne sais plus combien de temps j'ai passé devant mon écran de télévision, à regarder toutes ces images tragiques qui défilaient en boucle. Ma famille, qui vit encore dans la préfecture de Fukushima, heureusement s'en est sortie, mais j'ai immédiatement senti le besoin, presque physique, de rentrer dans ma région. C'était comme si une voix intérieure continuait de me répéter que je devais regarder ce qui venait de se passer avec mes propres yeux. Je suis donc rentré tout de suite chez moi, à Tôkyô, et de là, en voiture, je suis parti pour Fukushima. Cette envie de rentrer s'est transformée ensuite en un élan qui me poussait à écrire tout ce que je voyais et tout ce que je ressentais. Ce matériel constitue la partie documentée de mon livre.

*Ô chevaux, la lumière est pourtant innocente* est sorti en un temps record : en juin, c'est-à-dire seulement trois mois après la catastrophe, il a été publié intégralement dans la revue littéraire *Shinchô*. Le mois suivant il était disponible dans les librairies. Je pense que, même au Japon, c'est un cas très rare.

F. H. : Sûrement s'agit-il d'un cas exceptionnel compte tenu des circonstances qui ont inspiré le roman. Le livre a été écrit en bonne partie de façon spontanée, impulsive, en privilégiant les émotions ressenties sur le moment plutôt qu'une approche plus filtrée et raisonnée. Ma maison d'édition a très bien compris cette urgence et elle a tout mis en œuvre pour rendre le roman disponible au plus tôt.



Les événements tragiques du 11 mars 2011 ont ravivé les liens de l'écrivain avec sa région natale.

Ce roman a une structure très particulière qui mélange reportage, narration et histoire militaire...

F. H. : Il ne s'agit pas de quelque chose de prémédité. Surtout au début, lorsque je suis rentré à Fukushima, ma seule préoccupation était celle d'enregistrer, à chaud, tout ce qui s'y passait. Je me promenais avec un stylo et un carnet en notant tout

ce que je voyais autour de moi - la destruction, l'espoir et le désespoir des gens - sans savoir si et comment j'allais utiliser ces notes. C'était une action compulsive, je devais écrire. Le fait est que je suis écrivain et non pas journaliste. Ma passion est celle de raconter des histoires. C'est pour cela que dans un deuxième temps, j'ai décidé de rajouter des éléments de fiction narrative.

Même si la définition "écrivain de Fukushima" est à vos yeux trop réductrice, il est vrai que depuis six ans vous vous battez pour que cette tragédie ne soit pas oubliée...

F. H. : J'y tiens beaucoup, car la mémoire historique est importante. Je crois que dans mon cas spécifique, le fait de me trouver à Kyôto lors de la tragédie, à des centaines de kilomètres du désastre, a influencé ma réaction. Ceux qui se trouvaient dans le Tôhoku (ou même à Tôkyô, où les secousses ont été très violentes) veulent tout simplement oublier la catastrophe. C'est très humain de vouloir oublier des souvenirs si traumatisants. Alors que pour moi, et pour bien d'autres, c'est important de conserver le souvenir de ces jours et l'écriture est un moyen parmi d'autres pour que la mémoire de Fukushima ne s'efface pas au fil du temps.

Ce que vous dites est important car ce n'était pas la première fois que le Tôhoku subit un tsunami. Dans le passé, on trouvait sur les terrains des bornes qui indiquaient le niveau d'eau atteint par les précédentes inondations, mais les gens oublient, et sous-estiment le fait de vivre dans des zones à risque.

F. H. : Ces gens se comportent ainsi pour plusieurs raisons. Au Japon, par exemple, le culte des ancêtres est encore très important. Les personnes vivent d'habitude près du cimetière où repose leur famille. S'en éloigner signifierait rompre ce lien multigénérationnel avec sa propre terre et

ses propres racines: il s'agirait d'une insulte, d'une blessure infligée à ses propres ancêtres.

Pour certains ça peut paraître étrange, mais parmi les choses qui blessent le plus les rescapés de Fukushima, c'est l'impossibilité de se rendre sur le tombeau familial et accomplir cette série de rituels qui font partie de nos traditions. Par exemple, la pierre tombale de ma famille a été endommagée par le tremblement de terre du 11 mars. La réparer a été un geste impératif de la part de mes parents. Ce lien avec le lieu d'origine est bien souvent plus fort que tous raisonnements sur la sécurité.

Revenons à votre livre. Il commence donc comme un reportage, mais la fiction démarre soudainement lorsqu'un des frères protagonistes de votre précédent roman *Seizazoku* [La Sainte Famille, 2008, inédit en français] apparaît comme par magie sur le siège arrière de la voiture que vous êtes en train de conduire. *Ô chevaux, la lumière est pourtant innocente* peut donc être considéré comme la suite de ce roman ?

F. H. : Je ne parlerai pas d'une suite, plutôt d'une idée récurrente. Chaque écrivain revisite souvent les mêmes thèmes, sous différentes formes. Dans mon cas, le désastre du 11 mars a généré une série de pensées qui m'ont porté à refaire vivre certains éléments de *Seizazoku*. J'ai atteint un stade où le simple reportage n'était plus suffisant à exprimer mes sentiments et j'ai dû avoir recours à des instruments narratifs, que je maîtrise mieux. C'est important de souligner que beaucoup de personnes ont fui Fukushima, mais des centaines d'autres personnes ont accouru pour aider, témoigner, ou simplement voir ce qui s'était produit. Les frères de *Seizazoku* peuvent donc être vus non pas comme les personnages d'une histoire, mais comme des individus réels, puisque leur regard peut représenter le regard de millions des gens.

Les animaux sont encore une fois protagonistes de votre roman. Pourquoi les trouvez-vous aussi fascinants ?

F. H. : Les chevaux sont au centre de l'histoire ainsi que les chiens, les chats et les bovins. Depuis la nuit de temps, ils côtoient les hommes et dépendent d'eux pour vivre. Ils observent ainsi les êtres humains d'une position très proche. Le regard d'un Japonais sur l'histoire de son propre pays sera toujours très subjectif, car il fait partie de cette histoire. Les animaux, au contraire, peuvent se permettre un regard objectif sur les choses. C'est pour cela que je les considère comme un médium narratif parfait.

A Fukushima, les animaux sont devenus les protagonistes de la période post-désastre car un grand nombre d'entre eux ont été abandonnés et livrés à eux-mêmes...

F. H. : C'est vrai, c'étaient des animaux domestiques et ils sont devenus sauvages. Quand je suis retourné la dernière fois à Fukushima, en décembre, ils étaient plus nombreux, car ils s'étaient reproduits entre-temps. Beaucoup de bénévoles vont les nourrir et essaient de tout faire pour qu'ils ne soient pas tués. La chose la plus intéressante est qu'aujourd'hui il y a un nombre impressionnant d'oiseaux, bien plus nombreux que dans le passé. Les animaux occupent ainsi tous les espaces abandonnés par l'homme.

Quel est le rapport entre Fukushima et les chevaux ?

F. H. : Durant des siècles, cette région était célèbre pour les prestigieux élevages des races équines. Pendant la période Edo (1603-1867), les paysans et les chevaux vivaient sous le même toit. Les habitations avaient une forme en "L": les humains occupaient un côté de la maison, l'autre était réservé aux chevaux. Chaque animal possédait un nom. Je me rappelle que lorsque j'étais enfant, chez moi il y avait une écurie, même si à l'époque nous n'avions plus de chevaux. Cette culture a désormais presque disparu. Avec la modernisation de l'agriculture et l'emploi des machines, les chevaux ne sont plus nécessaires. Même l'élevage des chevaux de course est passé à Hokkaidô et les seuls restant sont employés dans le tourisme.

Vous êtes né à Kôriyama, quels souvenirs gardez-vous, de votre ville natale ?

F. H. : Quand j'étais enfant, la ville était célèbre pour ses *yakuza* (vires). Au fur et à mesure que le temps passait, c'est devenu le principal centre commercial de la préfecture de Fukushima et le deuxième centre urbain du Tôhoku. Le tremblement de terre a été un coup dur pour l'économie locale, mais maintenant on assiste à une reprise. La population a même augmenté, à cause des gens qui ont dû abandonner les zones les plus contaminées de la préfecture pour s'y réfugier.

Dans votre roman vous avez écrit : "Je n'ai jamais eu l'intention de rester dans ma ville. J'avais pris cette décision déjà à l'école primaire. Je ne peux pas dire que je détestais cet endroit, tout simplement, Kôriyama n'avait pas besoin de moi." Que vouliez-vous dire ?

F. H. : C'est un peu difficile à expliquer. Un des facteurs qui m'a poussé à quitter Fukushima vient de la tradition locale. Je viens d'une famille de fermiers. Normalement, l'aîné succède au père dans la gestion de la ferme et assiste ensuite les parents devenus âgés, alors que le fils cadet est libre de s'en aller et de chercher fortune ailleurs. Depuis mon enfance je savais donc quel aurait dû être mon destin. J'ai vécu à la campagne jusqu'à 15 ans, puis, pour fréquenter le lycée, je suis parti en ville, j'ai commencé à côtoyer un milieu différent

## ■ RÉFÉRENCES

FURUKAWA Hideo est né en 1966 à Kôriyama où il a passé toute sa jeunesse.

A l'adolescence, il prend goût au théâtre. Il suit des cours de littérature à l'université de Waseda, mais ne va pas au bout de ses études.

Il commence à travailler dans une maison d'édition avant de se lancer dans l'écriture en 1994. En 2002, il décroche deux prix littéraires grâce à *Arabia no yoru no shuzoku* [La tribu de la nuit arabe, inédit en français]. Trois ans plus tard, c'est le prestigieux prix Naoki qui lui est décerné pour *Alors Belka, tu n'abois plus ?* (*Beruka, hoenai no ka?*, trad. par Patrick Honoré, éd. Philippe Picquier, 2012). Après le bon accueil reçu par ce premier roman traduit, son éditeur français publie l'année suivante. *Ô chevaux, la lumière est pourtant innocente* (*Umatachiyo, Soredemo Hikari wa Maku de*, trad. par Patrick Honoré). Sa dernière œuvre toujours traduite par Patrick Honoré parue en France est *Soundtrack* (*Soundtrack*, éd. Philippe Picquier, 2015).





"Le lien avec son lieu d'origine est bien souvent plus fort que tous raisonnements sur la sécurité", assure l'écrivain.

et à rencontrer de nouveaux amis. J'ai ainsi commencé à me détacher de chez moi avant de partir définitivement, à 18 ans, lorsque je me suis inscrit à l'université à Tôkyô.

**Est-ce que votre maison a été touchée par le tremblement de terre ?**

F. H. : Elle a été endommagée par les secousses, mais pas au point de devoir être reconstruite. Pour mes parents ça a été très dur car ils n'ont pas eu droit à un seul yen ni de la part des assurances, ni de la part de l'Etat. Ils ont dû payer toutes les réparations de leur poche. Comme si cela ne suffisait pas, ma famille est spécialisée dans la culture des champignons shiitake. Ces derniers absorbant énormément les substances radioactives dont le césium, ils ont donc dû détruire toute la récolte. Les deux premières années après le désastre ont été extrêmement dures pour eux.

**Vous revenez souvent chez vous ?**

F. H. : Environ six fois par an. En réalité, je rentre à Kôriyama, où j'ai toujours beaucoup d'amis, mais je ne me montre pas trop à la maison (*vires*). Au cours de ces dernières années, j'ai essayé de faire mon possible pour contribuer à la reconstruction. Les gens du Tôhoku sont repliés sur

eux-mêmes, ils sont fermés et ne parlent pas facilement, alors qu'ils devraient exprimer leur rage et leur désespoir après ce qui s'est passé en 2011. En 2013, j'ai créé avec des amis une école d'été ouverte à tout le monde. Nous y enseignons la littérature et les différentes façons de traduire avec des mots nos sentiments et nos émotions. L'expérience a été un succès.

**L'année dernière, le gouvernement a déclaré que les habitants de Katsurao et d'Itate, deux villages proches de la centrale de Fukushima, pouvaient rentrer chez eux car les radiations ont diminué à un niveau ne représentant plus de dangers. Qu'en pensez-vous ?**

F. H. : Je crois que, dès le début, le gouvernement n'aurait pas dû obliger tous ces gens à partir. Ce qu'on demande à un gouvernement, c'est de fournir des informations claires sur les niveaux radioactifs et sur les dangers encourus par ceux qui décident de rester. Ceci dit, chacun aurait dû décider librement de rester ou de partir. Les autorités ne devraient pas interférer, c'est une décision personnelle. Finalement, certaines personnes auraient préféré mourir chez eux, proches des choses familières, proches du tombeau de leurs ancêtres, plutôt que de s'éteindre à feu doux dans

des refuges provisoires, loin de leur monde. Pour cela, le comportement du gouvernement a été inacceptable.

**Je devine donc que selon vous le gouvernement japonais n'a pas fait assez pour les victimes de Fukushima...**

F. H. : Bien sûr que non. Je ne peux pas oublier leur façon de cacher la vérité et tous les discours machiavéliques employés pour éviter d'avouer leurs fautes et décharger la responsabilité sur les autres. Il y a des gens qui sont venus des quatre coins du Japon et du monde entier pour aider ma région. Seul le gouvernement s'est accroché à la bureaucratie pour ne pas se salir les mains.

**Revenons à votre roman. Après la violence, la mort et la destruction dont vous vous faites le témoin, il me semble que le livre se termine sur une note d'espoir...**

F. H. : Il me semble que revivre ensemble cette expérience, peut servir à éviter les mêmes erreurs dans le futur. Je suis aussi convaincu qu'un livre a le devoir de laisser aux lecteurs un message d'espoir. Même s'il s'agit d'histoires tragiques. Il faut toujours regarder le futur avec optimisme.

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN DEROME